

JACQUES ABEILLE

CLAIRE
ET AUTRES PROLOGUES

La maison de verre

JACQUES ABEILLE

**CLAIRE
ET AUTRES PROLOGUES**

*(avec la participation amicale
de Pierre Peuchmaurd)*

- 1995 -

INTIMITÉ DU LIVRE

A Didier Périz

Ce furent des briques à toute édification convenables, compte de récoltes ou de frets, minutes d'imposition, précisions liturgiques, historiographie peu à peu. Choses de terre que le vent à son gré comme mesure érode ou protège d'un linceul de sable.

Puis un tube de l'oignon différant en ceci que s'enroulant d'un côté quand on le déroule de l'autre il garde en creux de spire une petite verge dont le texte n'est que le fourreau.

Un jour, l'ombre des signes dresse ses branches sur la pâleur d'un ciel d'hiver. On chevauche aux bords des essarts. Dame en détresse ou vierge aux alarmes, une femme blanche et nue surgit des bois. Elle crie, elle sanglote, elle chante. Elle disparaît. Dès lors, on longe de livre en livre la noirceur de ces halliers, égaré par la voix sous-jacente, fouetté au vent des pages, de degré en degré repris par l'élan qui jamais ne franchit la blancheur où gît la couture intime, la dernière commissure, la secrète articulation de l'appel.

UNE MARRAINE DE CIEL

A Danielle

Si je ne me retourne pas, je ne verrais pas le monument à la patte de coq, je ne me souviendrais de rien, les étangs de pétrole brûleront toujours et je m'avancerai exempte de toute faute.

Je ne savais pas que je partais ; ils m'avaient assuré que ce n'était qu'un voyage, que je reviendrais. Et après ils n'ont jamais voulu admettre qu'ils avaient menti, ils ont dit que c'était comme ça, et que d'abord ça n'avait pas d'importance. Je n'ai jamais été leur complice. Ah ! je sais bien que je n'aurais pas dû partir, et je le saurai à jamais.

Je vous aimais, je vous aimerai toute ma vie. Nous vivions bien ensemble. Il n'y avait que vous bleue dans les chemins de l'appartement très grand. Je vous aurais tout donné, même les peaux rouges et leur odeur vernie, même le canard en bois-tout. Est-ce que vous vous souvenez ? Est-ce que ça vous gêne de vous souvenir ? Qu'est-ce qu'ils vous ont fait à vous ? Souvenez-vous. Nous ne nous quittions jamais. Même chez la couturière, on me faisait asseoir dans l'odeur ombreuse et âcre des tissus et tout le temps elle vous habillait et vous déshabillait parmi le vol tiède des chauves-souris. Je veillais sur vous en m'endormant. La voix de la couturière claironnait : « N'est-ce pas Mada Meuh... Oui, Mada Meuh... Je vous en prie Mada Meuh... » Elle aurait bien voulu être une personne, mais chacun pouvait entendre qu'au fond, avec ses épingles, elle resterait toujours une vache. Et d'ailleurs toutes les grandes personnes étaient des bêtes –dangereuses- au fond. Comme cette troupe d'ours sombres qui sont venus un soir avec une caisse de bois blanc pleine de cendres où vous avez plongé la main. Vous en avez sorti un gros saucisson et votre mai était grise. J'aurais voulu toucher aussi mais vous m'avez empêché en riant. Ils répandaient une odeur de musc et je les détestais bien ? Lui, il fallait bien le tolérer, un peu distant, un peu apprivoisé. Heureusement, il n'était jamais là le matin, quand vous me couchiez nu sur le balcon parmi les draps chauds. J'avais un peu honte d'être ainsi nu dans le jour et suspendu au-dessus du monde, transparent, flottant, gonflé comme une bulle, prêt à éclater, mais pas tout à fait. Peut-être preniez-vous ma tête sur vos genoux pour que je reste sage, car d'où me vient cette sensation de soie glissant sur votre chair ? De vos mains sur la mienne quand vous me donniez le bain chaud avec du sel ? Pas pour te manger, mon chéri ; pour te fortifier ». Je vous croyais, j'avais peur et la vie n'était qu'une caresse. J'avais tout le temps peur ; à tout instant, les gens, de monstrueux paquets de poils pouvaient surgir de leur peau et ils se mettaient à nous poursuivre pour nous déchirer ; Lui surtout serait très mauvais ? Je vous ai vue courir dans le couloir entre les chambres, le déshabillé pâle flottant autour de vos jambes nues ; Mais ma préférée c'était votre robe bleue, comme la nit qui s'avance. Et vos bras, vos mains, et point d'autre pouvoir. Comme je vous aimais !

Il faut que je vous avoue, la petite fille de l'étage au-dessus m'a montré son coquillage. Même elle me l'a donné. Depuis longtemps nous échangeons des signes d'une fenêtre à l'autre par dessus la cour ; vous me laissiez si souvent seul, si longtemps. Elle me l'a montré de loin pour que j'en aie bien envie. Je ne savais pas ce que c'était. Elle a disparu un moment et j'ai vu le coquillage qui descendait vers moi ; elle avait passé une ficelle par le petit trou et maintenant elle me le donnait. Elle me disait qu'elle l'avait trouvé à la mer mais je ne pouvais pas imaginer la mer, c'était simplement inconcevable. Je sentais bien qu'il fallait la croire ; elle trépidait

presque dans ses explications, et moi qui ne comprenais rien, comme une bête. Je n'avais jamais vu de mer. On m'avait confié à vous au début, et je ne sortais jamais, j'étais votre prisonnier. Vous vouliez me garder pour vous seule, pour me prendre dans vos bras et vos parfums aussi volatils que vos cheveux, et frotter contre le vôtre mon corps chaud de soleil comme un gâteau, ou que l'eau salée liquéfiait de sommeil. C'est pour ça que vous m'avez brûlé avec le fer, pour que je garde votre marque sur la fesse, comme un petit esclave. Vos larmes étaient douces. C'est pour ça à cause de cette histoire de petite fille et de coquillage, que vous m'avez menti avec les autres pour me faire partir. Je ne voulais pas ; c'est vous ! Je le sais maintenant. Vous ne vous figurez pas tout de même que je vais passer ma vie à souffrir en m'imaginant que je vous ai abandonnée !

Il y a de plus en plus de neige ; elle a écrasé les arbres. Le monument de marbre blanc est immense. Comment ils ont érigé sur un socle cette grande patte de coq dont les serres, l'une entre les fesses, l'autre contre le ventre, et une sur chaque hanche, brandissent cette statue de géante nue vers le ciel, cela reste incompréhensible. Avec ses bras dressés, ses mains qui déchirent sa chevelure et son visage maculé de larmes de plâtre, la géante exprime un désespoir définitif, mais pour qui ? Personne ne monte dans ces solitudes glacées. Même l'odeur musquée des ours s'y dissipe vite. En bas, malgré les brumes, les étangs de pétrole brûlent toujours contre la nuit bleue qui s'avance. La vie n'est qu'une carence, mais on marche.

14 janvier 1982

CLAIRE ET LES OMBRES PÂLES

A Anna et Jeff

Nous n'avons pas habité longtemps cette ville où le vent et le soleil sans trêve se donnaient la chasse. En bas, nous faisons nos devoirs, nous jouions, nous mangions. Claire, notre aînée, nous quittait parfois. Rêveuse, absente déjà, elle se levait et montait dans la chambre. Nous entendions vaguement qu'elle ouvrait la porte-fenêtre du balcon. C'était une habitude.

Je l'ai suivie un jour. Je ne sais toujours pas pourquoi. J'étais aussi vide de questions que si, respirant le même air qu'elle, j'en étais venu à partager ses singulières époques d'indifférence.

Elle n'a pas bougé quand je suis entré. Debout sur le balcon, elle tournait le dos à la rue et pourtant ne me voyait pas. Elle était attentive comme savent l'être les petits oiseaux dont le regard saute sans cesse d'un point à un autre d'un vide trop grand. Sa tête s'effarouchait ; je me souviens que ses cheveux volaient. Elle tenait le devant de sa jupe contre son ventre et sa culotte était descendue presque à ses genoux. Ses jambes ainsi paraissaient entravées. Elle attendait.

J'en savais déjà assez sur le corps des femmes et je craignais que le dégoût ne me prenne le jour où je verrai. Mais je n'ai rien éprouvé de tel, sans doute à cause de ses cheveux qui volaient et de l'ombre lumineuse que son chapeau mettait sur son front.

Un coup de vent a fait voler le derrière de sa jupe qui a claqué comme un drapeau contre la rambarde du balcon, puis est retombé mollement. Elle a semblé sortir de l'eau. Elle a fixé sur moi ses yeux qui ne pouvaient pas encore me percevoir.

- Tu crois qu'ils m'ont vue ?

- Je ne sais, Claire, je ne sais pas.

Ma voix e m'appartenait plus.

Plusieurs fois par la suite je suis monté derrière elle. Un jour, son attente a été si cruelle que j'ai vu aussi les deux grandes statues d'air que le vent agitait autour d'elle et qui l'obsédaient.

3 février 1980